

### III

GRANDEUR ET DÉCADENCE DU PETIT ROI

MADOU-GHÉZO



Et voilà où en est réduit le dernier descendant  
du puissant Tocodonou...



Si le gymnase  
Moronval existe  
encore, ce que je  
me plais à croire,  
je signale à la com-  
mission de salubri-  
té le dortoir de cette  
respectable usine  
comme l'endroit le  
plus malsain, le  
plus extravagant, le plus humide, où l'on ait jamais  
fait coucher des enfants.

Figurez-vous un long bâtiment tout en rez-de-chaussée, sans fenêtre, éclairé seulement d'en haut par un vitrage au plafond et parfumé d'une odeur indélébile de collodion et d'éther, car il avait servi autrefois aux préparations photographiques. La chose était située dans un de ces fonds de jardin parisien où se dressent de grands murs sombres, muets, couverts de lierre, dont l'ombre répand une moisissure partout où elle traîne.

Le dortoir s'appuyait, à l'envers d'un superbe hôtel, contre une écurie remplie à toute heure des coups de pieds des chevaux et du bruit d'une pompe, sans cesse jaillissante, ce qui complétait bien l'aspect détrempé de cette boîte à rhumatismes, entourée, à mi-hauteur de ses murailles, d'une sinistre bande verte comme d'une ligne de flottaison.

D'un bout de l'année à l'autre, c'était toujours humide, avec cette différence que, selon les saisons, l'humidité était ou très froide ou très chaude. L'été, cette boîte sans air, surchauffée par son vitrage, évaporant au frais de la nuit toute sa chaleur du jour, s'emplissait de buée comme un cabinet de bain, transpirait de toutes ses pierres lézardées.

En outre, une foule de bestioles entretenues par le voisinage du vieux lierre, attirées par la clarté du verre, s'introduisaient à travers les moindres fissures, voletaient ou couraient au plafond avec des sursurrements, des crépitements, puis lourdement se laissaient choir sur les lits, tentées par la blancheur des draps.

L'humidité d'hiver valait encore mieux. Le froid tombait du ciel avec des scintillements d'étoiles, montait de la terre par les fentes des cloisons et la minceur du plancher; mais on pouvait se blottir dans ses cou-

vertures, ramener ses genoux jusqu'au menton et se réchauffer au bout d'une couple d'heures.

L'œil paternel de Moronval avait compris tout de suite la destination à donner à cette espèce de hangar inutile, isolé parmi un tas de balayures, et recouvert de cette teinte noirâtre dont les averses mêlées aux fumées de Paris imprègnent vite les bâtiments abandonnés.

— Ici le dortoir ! avait dit le mulâtre sans hésiter.

— Ce sera peut-être un peu humide... hasarda doucement madame Moronval.

Il ricana :

— Nos petits « pays chauds » seront au frais...

Raisonnablement il y avait de la place pour dix lits ; on en installa une vingtaine, avec un lavabo au fond, un méchant tapis sous la porte, et ce fut le *dôtoi*, comme il disait.

Pourquoi pas, après tout ? Un dortoir est un endroit où l'on dort. Eh bien ! les enfants y dormaient malgré la chaleur, le froid, le manque d'air, les bêtes, le bruit de la pompe, et les furieux coups de pied des chevaux. Ils attrapaient des rhumatismes, des ophtalmies, des bronchites ; mais ils dormaient les poings fermés, paisibles, souriants, soupirants, saisis par ce bon engourdissement du sommeil qui suit le jeu, l'exercice et les jours sans souci.

O sainte enfance !

... La première nuit, par exemple, Jack ne put fermer l'œil. Jamais il n'avait couché dans une maison étrangère ; et le dépaysement était grand de sa petite chambre, éclairée d'une veilleuse, remplie de ses jouets favoris, avec l'obscurité, la bizarrerie de l'endroit où il se trouvait.

Sitôt les élèves couchés, le domestique noir avait

emporté la lampe, et depuis lors Jack était resté éveillé.

A la lueur blafarde qui tombait du vitrage chargé de neige, il regardait ces lits de fer rangés pied contre pied dans toute la longueur de la salle, la plupart inoccupés, tout plats, leurs couvertures enroulées sur un bout; sept ou huit seulement remplis, bombés par les mouvements des dormeurs, et s'animant d'un souffle, d'un ronflement, d'une toux creuse, étouffée sous les draps.

Le nouveau avait la meilleure place, un peu à l'abri du vent de la porte et du train de l'écurie. Il n'avait pas chaud, tout de même, et le froid, joint à l'imprévu de la vie où il entrait, lui tenait les yeux ouverts. bercé par le vague de la longue veille, il revoyait toute sa journée en masse, illuminée de détails très précis, comme il arrive souvent dans le rêve où la pensée, traversée de grandes lacunes, se rattache toujours à elle-même par des fils brillants imprégnés de souvenirs.

Ainsi, la cravate blanche de Moronval, sa silhouette de grande sauterelle, où les coudes serrés au corps ressortaient derrière le dos comme des pattes, les lunettes énormément bombées du docteur Hirsch, son paletot étoilé de taches, étaient présents à l'esprit de l'enfant, et surtout, oh! surtout, le regard hautain, glacial, ironique et bleu de « l'ennemi ».

L'effroi de cette dernière pensée était tel, qu'involontairement il songeait tout ce suite après à sa mère comme à un défenseur... Que faisait-elle en ce moment? Onze heures sonnaient à toutes sortes d'horloges lointaines. Sans doute, elle était au bal, au théâtre. Elle allait rentrer bientôt emmitouflée dans ses fourrures et la dentelle de sa capeline.

Quand elle revenait ainsi, quelque avancée que fût l'heure, elle ouvrait la porte de Jack, s'approchait de

son lit : « Tu dors, Jack ? » Même dans le sommeil, il la sentait près de lui, souriait, tendait son front, et de ses yeux mi-clos entrevoyait les splendeurs de sa parure. Il lui en restait une vision radieuse, embaumée, comme si une fée était descendue vers lui dans un nuage à l'iris.

Et maintenant...

Pourtant, parmi les tristesses de sa journée, il se glissait quelques joies d'amour-propre, les galons, le képi, et le bonheur d'avoir caché ses longues jambes sous un uniforme bleu passementé de rouge. Le costume était un peu long, mais on devait le retoucher. Madame Moronval avait même marqué les plis à faire, avec des épingles. Puis il avait joué, fait connaissance avec ses camarades, bizarres, mais bons enfants malgré la férocité de leurs allures. On s'était battu à coups de boules de neige dans l'air vif et froid du jardin, et ç'avait été là un amusement nouveau, plein de charme, pour un enfant élevé dans le boudoir tiède d'une jolie femme.

Seulement, une chose intriguait Jack. Il aurait voulu voir Son Altesse Royale. Où était-il ce petit roi de Dahomey dont M. Moronval parlait si éloquemment ? En vacances ? A l'infirmerie ?... Ah ! s'il avait pu le connaître, causer avec lui, devenir son ami !

Il s'était fait dire le nom des huit petits « pays chauds ». Pas le moindre prince ne se trouvait parmi eux. Enfin, il se décida à demander au grand Saïd :

— Est-ce que Son Altesse Royale n'est pas à la pension ?

Là-dessus, le jeune homme à la peau trop courte l'avait regardé avec des yeux étonnés, si largement ouverts qu'il lui était resté un peu de peau pour pouvoir fermer la bouche un moment. Il en avait aussitôt profité, et la question de Jack était demeurée sans réponse.

L'enfant y pensait encore en s'agitant dans son lit, en écoutant la musique; car, par bouffées, des sons d'orgue venaient de la maison, joints au « creux » de celui qu'on appelait Labassindre. Le tout se mêlait agréablement au bruit de la pompe encore en mouvement, et à ces détentes, ces ruades, dont les chevaux du voisin ébranlaient le mur.

Enfin le calme se fit.

On dormait dans le dortoir comme dans l'écurie, et les convives de Moronval, refermant la grille du passage, s'éloignaient dans le bruit roulant et lointain de l'avenue, quand la porte du dortoir s'ouvrit, ouatée par un bourrelet de neige.

Le petit domestique noir entra, un falot à la main.

Il se secoua vivement, comique sous les peluches blanches qui accentuaient sa noirceur, et s'avança dans l'entre-deux des lits, le dos courbé, la tête dans les épaules, rétréci, grelottant.

Jack regardait cette silhouette falote dont l'ombre s'allongeait de profil sur le mur, exagérée et grotesque, mettant en relief tous les défauts de cette tête simiesque, la bouche en avant, les oreilles énormes, détachées, le crâne en boule, laineux et trop saillant.

Le nègrillon attacha sa lanterne au fond du dortoir, qui se trouva éclairé alors comme l'entrepont d'un navire. Puis il resta là, debout, ses grosses mains gourdes d'engelures et sa face terreuse tendues vers la chaleur, vers la lumière, avec une expression si bonne, enfantine et confiante, que Jack se prit aussitôt à l'aimer.

Tout en se chauffant, le nègrillon regardait de temps en temps le vitrage :

— Que de *nige!*... Que de *nige!*... disait-il en frissonnant.

Cette façon de prononcer le mot de neige, l'accent

de cette voix douce, mal assurée dans une langue étrangère pour elle, toucha le petit Jack, qui eut un regard de pitié vive et de curiosité. Le nègre s'en aperçut et, tout bas : « Tiens ! le nouveau... Pourquoi toi dors pas, moucié ? »

— Je ne peux pas, dit Jack en soupirant.

— C'est bon soupirer quand on a chagrin, fit le négroillon, et il ajouta d'un ton sentencieux :

-- Si pauvre monde avait pas soupir, pauvre monde étouffer bien sûr.

En parlant, il étalait une couverture sur le lit voisin de celui de Jack.

— C'est là que vous couchez?... demanda celui-ci, très étonné qu'un domestique occupât le dortoir des élèves... Mais il n'y a pas de draps ?

— C'est pas bon pour moi, les draps. Moi la peau trop noire...

Le nègre fit cette réponse en riant doucement, et il se préparait à se glisser dans son lit, à demi vêtu, pour avoir moins froid, quand tout à coup il s'arrêta, prit sur sa poitrine une cassolette en ivoire sculptée, et se mit à l'embrasser dévotement.

— Oh ! la drôle de médaille ! dit Jack.

— Pas médaille fit le nègre. C'est mon gri-gri.

Mais Jack ne savait pas ce que c'était qu'un « gri-gri », et l'autre lui expliqua qu'on appelait ainsi une amulette, quelque chose pour porter bonheur. Sa tante Kérika lui avait fait ce cadeau avant son départ du pays, sa tante qui l'avait élevé et qu'il espérait bien aller rejoindre un jour prochain.

— Comme moi, maman, fit le petit Barancy.

Et il y eut un moment de silence, chacun des enfants pensant à sa Kérika.

Jack reprit au bout d'un instant :

— Est-ce que c'est beau, votre pays?... Est-ce que c'est loin?... Comment l'appellez-vous?

— Dahomey, répondit le nègre.

Le petit Jack se dressa sur son lit :

— Oh! mais alors... mais alors vous le connaissez!... Vous êtes peut-être venu en France avec lui?

— Qui?

— Son Altesse Royale... vous savez bien... le petit, roi de Dahomey.

— C'est moi, dit le nègre simplement...

L'autre le regardait avec stupéfaction... Un roi! ce domestique qu'il avait vu toute la journée dans sa défroque de laine rouge, courir la maison un balai ou un seau à la main, qu'il avait vu servir à table, rincer les verres!

Le négriillon parlait pourtant sérieusement. Son visage avait pris une grande expression de tristesse, et ses yeux fixes semblaient regarder loin, bien loin, vers le passé ou quelque patrie perdue.

Était-ce l'absence du gilet rouge ou la magie de ce mot de roi, mais Jack trouvait au nègre assis au bord de son lit, le cou nu, la chemise entr'ouverte sur sa poitrine sombre où brillait l'amulette d'ivoire, un prestige, une dignité nouvelle.

— Comment ça se fait-il?... demanda-t-il timidement, en résumant dans cette question tous les étonnements de sa journée.

— Ça se fait... ça se fait... dit le nègre.

Tout à coup, il s'élança pour souffler la lanterne.

— Pas content, moucié Moronval, quand Mâdou laisser lumière...

Puis il rapprocha sa couchette de celle de Jack.

— Toi pas sommeil, lui dit-il. Moi jamais sommeil quand parler Dahomey... Écoute.

---

Et dans l'ombre, où ses yeux blancs luisaient, le petit nègre commença sa lugubre histoire...

Il s'appelait Mádou, du nom de son père, l'illustre guerrier Rack-Mádou-Ghézó, un des plus puissants souverains des pays de l'or et de l'ivoire, à qui la France, la Hollande, l'Angleterre, envoyaient des présents, là-bas, de l'autre côté de la mer.

Son père avait de gros canons, des milliers de soldats munis de fusils et de flèches, des troupeaux d'éléphants dressés pour la guerre, des musiciens, des prêtres, des danseuses, quatre régiments d'amazones, et deux cents femmes pour lui tout seul. Son palais était immense, orné de fers de lance, de broderies en coquillages et de têtes coupées qu'on accrochait à la façade après la bataille ou les sacrifices. Mádou avait été élevé dans ce palais, où le soleil entraît de tous côtés, chauffant les dalles et les nattes étendues. Sa tante Kérika, générale en chef des amazones, prenait soin de lui et, tout petit, l'emportait avec elle dans ses expéditions. . .

Qu'elle était belle, Kérika, grande et forte comme un homme, en tunique bleue, les jambes et les bras nus chargés de colliers de verroterie, son arc au dos, des queues de cheval flottant et ondulant à sa ceinture, et, sur la tête, dans la laine de ses cheveux, deux petites cornes d'antilope se rejoignant en croissant de lune, comme si les guerrières noires avaient gardé la tradition de Diane, la blanche chasseresse!

Et quel coup d'œil, quelle sûreté de main pour arracher une défense d'ivoire, ou pour abattre une tête d'Achanti d'un seul coup! Mais si Kérika avait des moments terribles, elle était toujours bien douce pour son petit Mádou, lui donnait des colliers d'ambre et de corail, des pagnes de soie brodés d'or, beaucoup de coquillages qui sont la monnaie de ce pays-là. Même

elle lui avait fait présent d'une petite carabine en bronze doré qui lui venait de la reine d'Angleterre, et qu'elle trouvait trop légère pour elle. Mádou s'en servait, quand il l'accompagnait aux grandes chasses, dans les immenses forêts entrelacées de lianes.

Là, les arbres étaient si touffus, les feuilles si larges, que le soleil ne pénétrait pas sous ces voûtes vertes où les bruits sonnaient comme dans un temple. Mais il y faisait clair quand même, et les fleurs énormes, les fruits mûrs, les oiseaux de toutes couleurs dont les plumes traînaient des hautes branches jusqu'à terre, y brillaient de tous leurs reflets de pierres précieuses.

C'étaient des bourdonnements, des coups d'ailes, des frôlements dans les lianes. Des serpents inoffensifs balançaient leurs têtes plates armées de dards; les singes noirs franchissaient d'un bond les espaces entre les hautes cimes; et des grands étangs mystérieux qui n'avaient jamais reflété le ciel, posés comme des miroirs dans l'immense forêt, semblaient la continuer sous la terre, dans une profondeur de verdure traversée de vols scintillants...

A cet endroit du récit, Jack ne put retenir une exclamation :

— Oh! que ça devait être beau!

— Oui, bien beau, reprit le négriillon, qui exagérait peut-être un peu et voyait son pays à travers le prisme de l'absence, la magie de ses souvenirs d'enfant, et l'enthousiasme doré des peuples du soleil.

— Oh! oui, bien beau!...

Et, encouragé par l'attention de son camarade, il continua son histoire.

La nuit, les forêts changeaient d'aspect.

On bivouaquait dans les jungles, devant de grands

feux qui éloignaient les bêtes sauvages rôdant tout autour et faisant un cercle de hurlements à la flamme. Les oiseaux aussi s'inquiétaient dans les branches, et les chauves-souris, silencieuses et noires comme les ténèbres, attirées par la clarté du feu, la franchissaient de leur vol court, pour se réunir au matin sur un arbre immense, dont elles semblaient, immobiles et serrées les unes contre les autres, les feuilles bizarres, desséchées et mortes.

A cette vie d'aventures en plein air, le petit roi devenait robuste et habile à toutes sortes d'exercices guerriers, maniant le sabre, la hache, à l'âge où les enfants s'accrochent encore au pagne de leur mère.

Le roi Rack-Mâdou-Ghézô était fier de son fils, de l'héritier du trône. Mais hélas ! il paraît que ce n'est pas assez, même pour un prince nègre, de savoir tenir une arme et loger une balle dans l'œil d'un éléphant ; il faut aussi lire dans les livres des blancs, connaître leur écriture, pour pouvoir faire avec eux le commerce de la poudre d'or, car, disait le sage Rack-Mâdou à son fils : « blanc toujou papié en poche pou moqué nègue. »

Sans doute, on aurait pu trouver en Dahomey un Européen assez savant pour instruire le jeune prince, les drapeaux français et anglais flottant sur les factoreries au bord de la mer comme aux mâts des vaisseaux amarrés dans les ports. Mais le roi avait été envoyé lui-même par son père dans une ville qu'on appelle Marseille, bien loin, au bout du monde, pour y devenir très savant, et il voulait que son fils reçût la même éducation que lui.

Quel désespoir pour le petit roi de quitter Kérika, de laisser son sabre au fourreau, sa carabine pendue aux murs de la case, et de partir avec « moucié

Bonfils », un blanc de la factorerie qui, tous les ans, allait mettre en sûreté la poudre d'or volée aux pauvres noirs!

Madou se résigna pourtant. Il voulait être roi un jour, commander aux amazones de son père, posséder tous ses champs de blé et de maïs, ses palais remplis de jarres en terre rouge où froidissait l'huile de palme, et tout cet amoncellement d'ivoire, d'or, de minium, de corail. Pour avoir ces richesses, il fallait les mériter, être capable de les défendre à l'occasion, et Madou pensait déjà que c'est dur d'être roi et que si l'on a plus de jouissances que les autres hommes, on a bien plus de peine aussi.

Son départ fut l'occasion de grandes fêtes publiques, de sacrifices aux fétiches, aux divinités de la mer. Tous les temples furent ouverts pour la solennité, tout le peuple oisif en prières, et au dernier moment, le navire étant prêt à appareiller, le bourreau amena sur le rivage quinze prisonniers Achantis, dont les têtes coupées tombèrent, rouges, ruisselantes et sonores, dans un grand bassin de cuivre.

— Miséricorde!... interrompit Jack éperdu, blotti sous ses couvertures.

Le fait est qu'il n'est pas rassurant d'entendre raconter de pareilles histoires par celui-là même qui en a été le héros. Il y avait de quoi vraiment terrifier les plus braves; pour se rassurer, il fallait se dire bien vite qu'on était dans le pensionnat Moronval, au beau milieu des Champs-Élysées, et non dans ce terrible Dahomey.

Madou, s'apercevant de l'émotion de son auditoire, n'insista pas sur les réjouissances publiques qui précéderent son départ et arriva rapidement à son séjour au lycée de Marseille.

Oh! le grand lycée aux murs sombres, la classe triste aux bancs moisis, où les noms des élèves, taillés à coups de couteau, révélaient des passe-temps de prisonniers; les professeurs aggravant le noir de leur costume par la solennité des grandes manches et de la toque, la voix du pion criant : « Un peu de silence! » Et toutes ces têtes penchées, le grincement des plumes, les leçons monotones vingt-cinq fois récitées, comme si chaque enfant happait à son tour, dans l'air étouffé de la classe, le même lambeau de science; et les grands réfectoires, les dortoirs, la cour de caserne éclairée d'un étroit et court soleil si maigrement distribué, ici le matin, là le soir, et si bien logé dans des coins, qu'il fallait, pour le sentir, pour le humer, pour le savourer, s'adosser aux grands murs noirs qui l'absorbaient tout entier.

Les récréations de Mâdou se passaient ainsi. Rien ne l'amusait, rien ne l'intéressait; une seule chose, le tambour marquant les repas, les classes, le lever, le coucher, et qui, malgré ces destinations infimes, faisait battre ce petit cœur de roi guerrier au ronflement de ses baguettes. Il y avait aussi les jours de sortie; mais il en fut bientôt privé. Voici pourquoi :

Sitôt que « moucié Bonsils » venait le chercher, Mâdou l'entraînait vers le port, dont les vergues entrelacées, les carènes rangées au quai l'attiraient du bout des rues. Il n'était heureux que là, dans l'odeur du goudron, du varech, parmi les marchandises qu'on décharge, et dont beaucoup arrivaient de son pays. Il avait des extases devant ces ruissellements de grains dorés, ces sacs, ces ballots qui portaient quelquefois une marque reconnue.

Les steamers en train de chauffer et, malgré leur immobilité, indiquant déjà le mouvement du voyage

par les élans essoufflés de leur vapeur, quelque grand navire enflant ses voiles, tendant ses cordages, le tentaient, lui parlaient de départ, de délivrance.

Il restait debout pendant des heures à regarder fuir, vers le soleil couchant, une voile gonflée comme une aile de mouette, une fumée légère comme une bouffée de cigare, qui semblait suivre la flamme du bel astre, disparaître avec lui sous l'horizon.

Mádou songeait à ses navires tout le temps des classes. C'était bien l'image de son retour au pays de lumière; un oiseau l'avait amené, pensait-il, un autre le ramporterait.

Et, poursuivi par cette idée fixe, laissant là le BA, BE, BI, BO, BU, où ses yeux ne voyaient que du bleu, le bleu de la mer voyageuse et du grand ciel ouvert, un beau jour il s'échappa du collège, se glissa dans un des bateaux de « moucié Bonfils », à fond de cale, fut retrouvé à temps, se sauva encore, et cette fois avec tant de ruse, qu'on ne s'aperçut de sa présence sur le navire qu'au milieu du golfe du Lion. Un autre enfant, on l'aurait gardé à bord; mais quand le nom de Mádou fut connu, le capitaine qui comptait sur une récompense, ramena Son Altesse Royale à Marseille.

Dès lors, il fut plus malheureux, surveillé, emprisonné; mais sa persistance ne se ralentit guère.

Malgré tout, il se sauvait encore, se cachait dans tous les bateaux en partance; on le retrouvait au fond des chambres de chauffe, des soutes à charbon, sous des amas de filets de pêche. Quand on le ramenait, il n'avait pas la moindre révolte, seulement un petit sourire triste, qui vous ôtait la force de le punir.

A la fin, le proviseur ne voulut plus garder la responsabilité d'un élève aussi subtil. Renvoyer le petit prince au Dahomey! « Moucié Bonfils » ne l'osait pas,

craignant de perdre les bonnes grâces de Rack-Mâdou-Ghézô dont il connaissait le royal entêtement. C'est au milieu de ces perplexités que parut dans le *Sémaphore* l'annonce du gymnase Moronval. Aussitôt le petit noir fut expédié, 25, avenue Montaigne, dans le plus beau quartier de Paris, où il fut — je vous prie de le croire — reçu à bras ouverts.

C'était la fortune du gymnase et une réclame vivante, que ce petit héritier noir d'un royaume lointain. Aussi on l'exhiba, on le promena. M. Moronval se montra avec lui au théâtre, aux courses, le long des grands boulevards, semblable à ces commerçants qui font rouler dans Paris, sur un fiacre à l'heure, quelque enseigne parlante de leur boutique.

Il l'emmena dans des salons, dans des cercles où il entraît, grave comme Fénelon conduisant le duc de Bourgogne, tandis qu'on annonçait : « Son Altesse Royale le prince de Dahomey et M. Moronval son précepteur. »

Pendant des mois, les petits journaux furent pleins d'anecdotes, de reparties attribuées à Mâdou; même un rédacteur du *Standard* vint tout exprès de Londres pour le voir, et ils eurent ensemble une sérieuse conversation financière, administrative, sur la façon dont le prince comptait gouverner un jour ses États, sur ce qu'il pensait du régime parlementaire, de l'instruction obligatoire, etc. La feuille anglaise reproduisit à l'époque ce curieux dialogue, questions et réponses. Les réponses, flottantes et vagues, faissent généralement à désirer. On y remarque pourtant cette saillie de Mâdou, prié de donner son opinion sur la liberté de la presse : « Tout manger, bon pour manger; toute parole, pas bon pour dire... »

Du coup, tous les frais du gymnase Moronval se

trouvèrent payés par ce seul élève; « moucié Bonfils » réglait les notes sans faire la moindre observation. Par exemple, l'éducation de Mâdou fut un peu négligée. Il en restait à l'abécédaire, et la méthode Moronval-Decostère le trouva constamment rebelle à ses charmes, mais il n'y avait pas le moindre inconvénient à cela, les années de pension devant se multiplier en sens inverse des progrès du jeune roi.

Il gardait donc sa prononciation défectueuse, son parler demi-enfantin qui, en ôtant leurs temps aux verbes, donne à la phrase une physionomie impersonnelle, semble l'essai d'un peuple à peine sorti du mutisme animal. Du reste, gâté, choyé, entouré. On dressait les autres « petits pays chauds » à le distraire, à lui céder, ce qui avait été d'abord assez difficile à obtenir, vu sa couleur terriblement foncée, qui est une marque d'esclavage dans presque toutes les contrées exotiques.

Et les professeurs, quelle indulgence, quels sourires aimables ils avaient pour cette petite boule noire qui, malgré son intelligence, se refusait à tous les bienfaits de l'instruction, et sous la laine épaisse de sa chevelure abritait, avec un ardent souvenir de son pays, le mépris de ces billevesées qu'on essayait de lui inculquer! Chacun dans le gymnase faisait des projets sur cette royauté future, déjà puissante et entourée, comme si Mâdou avait marché en plein Paris, sous les éventails de plumes, le dais à franges, les lances en faisceaux, de la suite de son père.

Quand Mâdou sera roi!

C'était le refrain de toutes leurs conversations. Sitôt Mâdou couronné, on irait là-bas, tous ensemble. Labas-sindre rêvait de régénérer la musique grossière du Dahomey et se voyait déjà directeur d'un conservatoire,

maître de la chapelle royale. Madame Moronval-Decostère espérait appliquer sa méthode en grand dans de vastes classes, dont elle se figurait les nattes nombreuses noires de petits élèves accroupis. Mais le docteur Hirsch, lui, dans son rêve, couchait toute cette marmaille dans des lits innombrables rangés en enfilade et faisait sur elle les expériences dangereuses de sa médecine fantaisiste et non diplômée, sans que la police eût la moindre envie de s'en mêler.

Les premiers temps de son séjour à Paris semblèrent doux au petit roi, à cause de cette adoration ambiante; et puis, Paris est la ville du monde où les exilés s'ennuient le moins, peut-être parce qu'il se mêle dans son atmosphère un peu de l'atmosphère de tous les pays.

Si seulement le ciel avait voulu sourire, lui aussi, au lieu de ruisseler sans cesse d'une petite pluie fine et cinglante, ou de s'envelopper de tourbillons de peldche blanche, de cette *nige* qui ressemblait si fort à la graine ouverte et mûre des cotonniers; si le soleil avait chauffé pour de bon, en déchirant la gaze trouble dont il s'entourait continuellement; si Kërïka, enfin, avec son carquois, son fusil bronze, ses bras nus chargés de bracelets, était apparue de temps en temps dans le passage des Douze-Maisons, Mádou aurait été tout à fait heureux.

Mais la destinée changea subitement.

« Mouciè Bonfils » arriva un jour au gymnase Moronval, apportant des nouvelles sinistres du Dahomey. Le roi Rack-Mádou-Ghézò était détrôné, prisonnier des Achantis qui venaient de s'emparer du pays et d'y fonder une dynastie nouvelle. Les troupes royales, les régiments d'amazones, tout avait été vaincu, dispersé,

massacré, et Kérika, la seule échappée par miracle, réfugiée à la factorerie Bonfils, faisait prier Mádou de rester en France et de bien conserver son *gri-gri*.

C'était écrit : si Mádou ne perdait pas l'amulette, il régnerait.

Il fallait cette pensée pour relever le courage du pauvre petit roi. Moronval, qui ne croyait pas au *gri-gri*, présenta sa note — et quelle note! — à *moucié Bonfils*, qui paya pour cette fois, tout en signifiant au maître de pension qu'à l'avenir, s'il consentait à garder Mádou, il ne devait plus compter sur une rétribution immédiate, mais sur la reconnaissance et les bienfaits du roi aussitôt que les chances de la guerre le mettraient sur le trône. Il importait de choisir entre cette fortune aléatoire ou un renoncement absolu.

Moronval répondit avec noblesse : « Je me charge de l'enfant. »

Ce n'était déjà plus Son Altesse Royale.

Le respect perdu, rien ne subsista des soins, des attentions dont on avait comblé le petit nègre. Chacun lui en voulait d'une déception personnelle et de la mauvaise humeur de tous. Il fut d'abord le simple pensionnaire, semblable aux autres jusqu'au moindre bouton de l'uniforme, grondé, puni, corrigé, couchant au dortoir, soumis à la règle commune.

Le petit n'y comprenait rien, essayait en vain ses gentillesses, ses petites grimaces autrefois adorables, qui se heurtaient maintenant à une froideur étrange.

Ce fut bien pis quand, plusieurs trimestres écoulés, Moronval, ne recevant pas d'argent, commença à trouver que Mádou était une bouche inutile. De l'état de pensionnaire on le fit passer à celui de subalterne. Comme on avait renvoyé le domestique pour cause

d'économie, Mádou le remplaça, non sans révolte. La première fois qu'on lui mit un balai dans les mains en lui indiquant l'usage qu'il fallait en faire, il s'y refusa obstinément. Mais M. Moronval avait des arguments irrésistibles; et, après une vigoureuse bastonnade, l'enfant se résigna.

D'ailleurs il préférerait encore balayer que d'apprendre à lire.

Le petit roi balaya donc et frotta avec une ardeur, une constance singulière, on a pu s'en convaincre par le luisant du salon Moronval. Mais cela n'adoucit pas l'humeur farouche du mulâtre, qui ne pouvait lui pardonner toutes les déceptions dont il était la cause involontaire.

Mádou avait beau s'appliquer à faire reluire, donner au logis délabré un vernis de propreté, il avait beau regarder son maître avec des yeux câlins, l'humilité frémissante d'un chien soumis, il n'obtenait le plus souvent que des coups de matraque pour récompense.

— Jamais content!... jamais content!... disait le négroillon avec une expression désespérée. Et le ciel de Paris lui semblait devenir plus noir, la pluie plus continuelle, la neige plus abondante et plus froide.

O Kérika, tante Kérika, si aimante et si fière, où êtes-vous? Venez voir ce qu'ils font du petit roi, comme on le traite durement, comme on le nourrit mal, comme on l'habille de guenilles, sans pitié pour son corps frileux. Il n'a plus qu'un vêtement de propre maintenant, c'est sa livrée, casaque rouge, gilet rayé, casquette à galon. A présent, quand il accompagne le maître, il ne marche plus à côté de lui en égal; il le suit à dix pas. Ce n'est pas encore le plus dur.

De l'antichambre il passe à la cuisine, et de la cui-

sine, comme on a remarqué son honnêteté, son ingénuité, on l'envoie au marché de Chaillot avec un grand panier faire les provisions.

Et voilà où en est réduit le dernier descendant du puissant Tocodonou, fondateur de la dynastie dahomienne ! A aller marchander les vivres du gymnase Moronval !... Deux fois par semaine on le voit remonter la longue rue de Chaillot, longeant les murs, maigri, souffreteux, grelottant, car maintenant il a froid, toujours froid, et rien ne le réchauffe, ni les exercices violents auxquels on le condamne, ni les coups, ni la honte d'être devenu domestique, ni même sa haine contre le Père au bâton, c'est ainsi qu'il appelle Moronval.

Elle est pourtant bien vigoureuse, cette haine.

Ah ! si Mâdou redevenait roi un jour !... Son cœur frémit de rage à cette pensée, et il faut l'entendre faire part à Jack de ses projets de vengeance :

— Quand Mâdou retourner Dahomey, écrire bonne petite lettre à Père au bâton, faire venir li en Dahomey, et couper tête à li dans grand bassin de cuivre ; après, avec sa peau, couvrir un grand tambour de guerre pour aller contre les Achantis... Zim ! boum ! boum !... Zim ! boum ! boum !

Jack voyait briller dans l'ombre, adoucie d'un reflet de neige, deux petits yeux de tigre, pendant que le nègre tapait sourdement de la main sur le rebord de son lit pour imiter le tambour de guerre. Le petit de Barancy était terrifié ; aussi la conversation en resta là pendant quelques minutes. Enfoncé dans ses couvertures, la tête pleine de ce qu'il venait d'entendre, le « nouveau » croyait voir passer des éclairs de sabre et retenait sa respiration.

Mâdou, que son récit avait excité, aurait bien voulu parler encore, mais il croyait son camarade endormi. Enfin Jack poussa un de ces longs soupirs qui semblent venir de ces immensités que le rêve parcourt en une seconde et de la profondeur du cauchemar.

— Toi pas dormir, moucié, demanda Mâdou doucement, toi causer encore ensemble!...

— Oui, je veux bien, répondit Jack... Seulement, nous ne parlerons plus de votre vilain tambour ni du grand bassin de cuivre rouge... Ça me fait trop peur.

Le nègre eut un petit rire, puis d'un ton bon enfant

— Non, non, moucié... Plus parler Mâdou, parler toi à présent... Comment tu t'appelles?

— Jack... par un K... Maman y tient beaucoup.

— Li bien riche, la maman à toi?

— Si elle est riche... je crois bien, dit Jack, qui n'était pas fâché à son tour d'éblouir le petit roi... Nous avons une voiture, une belle maison sur le boulevard, des chevaux, des domestiques, et tout... Et puis, vous verrez quand maman viendra me voir, comme elle est belle. Dans la rue tout le monde la regarde... Elle a de belles robes, de beaux bijoux... Bon ami a bien raison de dire qu'il ne lui refuse rien. Quand maman a voulu venir à Paris, c'est lui qui nous y a amenés... Avant, nous étions à Tours... C'est ça un joli pays! Nous demeurions sur le Mail, et le tantôt nous allions nous promener dans la rue Royale, où il y a d'excellents gâteaux et beaucoup d'officiers en beaux uniformes... Ah! je m'amusais bien, allez!... D'abord tous les messieurs me gâtaient, m'embrassaient. J'avais papa Charles, papa Léon, des papas pour rire, vous savez, parce que mon père à moi est mort, il y a bien

longtemps, et je ne l'ai jamais connu... Dans le commencement que nous étions à Paris, je m'ennuyais un peu de ne plus voir les arbres, ni la campagne; mais maman m'aime tant, me gâte tant, que cela m'a consolé. On m'a habillé à l'anglaise, ce qui est tout à fait la grande mode, et on me frisait tous les jours pour m'emmener promener au bois de Boulogne, autour du lac... Alors bon ami a dit que je n'apprendrais jamais rien, qu'il fallait me mettre en pension, et maman m'a mené à Vaugirard, chez les Pères...

Ici. Jack s'arrêta.

Cet aveu qu'il allait faire, que les Jésuites n'avaient pas voulu le recevoir, blessait son amour-propre; malgré la naïveté, l'ignorance de son âge, il sentait qu'il y avait là quelque chose d'humiliant pour sa mère et pour lui. Et puis, ce récit, qu'il avait entrepris étourdiment, le ramenait à la seule préoccupation sérieuse qu'il eût jamais eue dans la vie... Pourquoi n'avait-on pas voulu de lui? Pourquoi les pleurs de sa mère, et le « pauvre enfant » si pitoyable du supérieur?

— Dis donc, moucié, fit le nègre subitement... qu'est-ce que c'est ça, une cocotte?

— Une cocotte? répondit Jack un peu étonné... je ne sais pas, moi... C'est une poule, une cocotte.

— C'est que li Père au bâton dire à madame Moronval, ta maman à toi être une cocotte.

— En voilà une drôle d'idée... Maman une cocotte... Vous avez mal entendu... Maman une cocotte!

A cette pensée que sa mère était une poule avec des plumes, des ailes, des pattes, Jack se mit à rire de toutes ses forces, et Mâdou l'imita à son tour sans savoir pourquoi.

Cette gaieté dissipa bien vite l'impression sinistre des histoires de tout à l'heure, et les deux pauvres re-

---

tits abandonnés, après s'être fait confiance l'un à l'autre de leur misère, s'endormirent de bon cœur, la bouche entr'ouverte, encore pleine de rires, que la respiration régulière du sommeil chassa bientôt en mille petites notes joyeusement confuses.

